

Hommage à Roger, mon ami, mon frère

« L'homme ne meurt que pour revivre », a écrit Roch Carrier. Discret comme je l'ai toujours connu, Roger, qui était un ami, un frère, a entrepris une deuxième carrière et s'en est allé sur la pointe des pieds, comme s'il avait eu peur de déranger, après avoir atteint l'ultime rite de passage, celui qui nous prive de sa présence, lui qui, pourtant, savait égayer nos vies. Il est parti brusquement sans prévenir personne, au terme d'une carrière à peine amorcée mais déjà fort bien remplie qu'il a consacrée au perfectionnement d'une discipline, la littérature québécoise, qu'il a aimée passionnément et avec laquelle il a entretenu une relation d'amant à maîtresse. De la même manière qu'Euchariste Moisan, le héros de *Trente arpents* de Ringuet, et la mère Chapdelaine du célèbre roman de Louis Hémon ont voué un culte à la terre mère, à la terre nourricière, qui donne vie, qui donne la vie. La littérature aura été pour Roger, un ami, un frère, une nourriture quotidienne.

Cette passion, je l'avais décelée chez lui dès ses années de baccalauréat où je l'ai connu, alors étudiant effacé, réservé, voire quelque peu timide. J'ai appris à le connaître davantage quand il est devenu, au début des années 1980, professionnel de recherche au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, nouvelle jeune recrue du directeur Maurice Lemire. À partir du troisième tome jusqu'au cinquième, il s'est occupé, avec son ami et futur collègue André Gaulin, de la section poésie. Il assumera par la suite la direction de cette section pour les tomes 6 et 7, qui vient tout juste de paraître et dont il était particulièrement fier. Dans l'équipe, il s'est rapidement fait remarquer par son sens de l'organisation, inné chez lui, par son dynamisme et par son amour de la recherche fondamentale. Au fur et à mesure que se sont déroulées les années, il a acquis une grande autonomie, un sens critique remarquable et un haut degré de précision, trois qualités essentielles d'un vrai, d'un véritable chercheur. Quant à son sens de l'humour, lui, pince-sans-rire, il ne l'a que perfectionné ou raffiné, au cours des ans. À son arrivée parmi nous, il avait déjà cet esprit présent, ce sens de la répartie, cette habileté qu'on lui a toujours reconnue à jouer avec les mots. Quand, au *DOLQ*, ceux qu'il appelait secrètement les vieux parlaient de leurs études classiques dans des collèges disparus pour lui depuis des lunes, il se demandait inmanquablement s'il était déjà né à cette époque. Élève des polyvalentes et des cégeps, il en perdait invariablement son latin, lui qui n'en avait jamais fait, quand le directeur citait tel ou tel auteur ancien dans le texte. Une preuve de son sens de la répartie : le *DOLQ* était en difficulté financière au début des années 1980. J'avais alors organisé, de connivence avec un ami, ministre dans le cabinet Trudeau – et oui –, une rencontre avec le Secrétaire d'État Francis Fox dans l'espoir de lui soutirer une subvention d'appoint. La rencontre avait été si fructueuse que, quelques semaines plus tard, mon ami ministre était reçu par le recteur à qui il remettait un chèque plus que substantiel, qui assurait notre survie. Deux ou trois jours plus tard, un employé du Service des finances téléphone au bureau et demande à Roger, car c'est lui qui avait pris l'appel, dans quelle colonne il fallait mettre le chèque. Et Roger de répondre, sans rire : « dans la colonne des pots-de-vin ».

Roger, cet ami, ce frère, était aussi un artiste, qui a toujours refusé toutefois de s'approprier le titre. Cet aspect de sa personnalité transparaissait déjà dans sa façon de s'habiller. Je le revois dans sa redingote rayée noire, un nœud papillon au cou, un anneau dans l'oreille gauche, la coupe de cheveux souvent modifiée, les lunettes dont il semblait faire collection et qui le feront regretter sans doute des opticiens.

Cet artiste, je l'avais remarqué au *DOLQ*, où, avec Kenneth Landry, il avait la responsabilité des photographies et de la page couverture de chaque tome. Je l'ai davantage apprécié ce talent caché à la revue *Québec français*, où il est arrivé en mars 1980, à titre de collaborateur, pour devenir membre du collectif deux numéros plus tard, soit au numéro 39. C'est en 1991 que Gilles Dorion lui a passé la main comme directeur. Sous son impulsion, la revue a atteint une qualité de présentation graphique que plusieurs autres revues culturelles lui envient encore. Avec sa disparition, la revue perd non seulement son directeur, mais aussi son photographe. Depuis le numéro 106, en effet, c'est Roger, cet ami pourtant intime, ce frère, qui se cachait, sans que personne du collectif le sache, sous le pseudonyme de Ku Wen Li, « artiste de Québec, a-t-il écrit, qui travaille avec plusieurs médias, mais privilégie la photographie ». Roger, cet ami, ce frère se confiait peu, comme si sa personnalité cachait des compartiments étanches. Même en voyage, il était réservé et s'accommodait des dispositions que j'avais prises comme accompagnant. Il allait toujours à l'essentiel, sans perte de temps, sans épanchement, pourtant lui un grand sensible. Vous auriez dû le voir négocier avec certaines universités françaises des protocoles de collaboration et d'échanges pour les étudiants des 2^e et 3^e cycles dans le cadre du Profil international. Il savait ce qu'il voulait et entendait bien respecter et les professeurs partenaires et les professeurs de son département qui accepteraient d'encadrer des étudiantes et étudiants étrangers. Car, vous le savez, Roger, ouvert aux autres cultures, ouvert à la francophonie en laquelle il croyait fermement, a toujours préféré le silence à la parole. N'a-t-il pas déjà écrit : « Noir absolu ou blanc infini ° Le silence est la clé ° Du langage » (*Québec français*, n° 127) ou encore, en se demandant à quoi rêve le poisson qui ne ferme jamais les yeux : « Ciel et corail confondus ° il connaît le silence de l'abîme ° l'ivresse des profondeurs ° la lourdeur de l'eau ° Sait-il seulement qu'il est heureux ° Qu'il nage au-dessus de la Terre ? » (*Québec français*, n° 118).

Reçu chevalier des Palmes académiques, l'an dernier, lauréat du Prix du 3-juillet 1608 du Conseil de la langue française à titre de directeur de *Québec français*, l'an dernier aussi, Roger, cet ami, ce frère, a dépassé les frontières de la modernité et de la post-modernité qu'il a défendues lors de son passage parmi nous pour atteindre l'absolu, où il nous a tous et toutes devancés, lui, un homme d'avant-garde. Le Grand Maître devra toutefois l'occuper car Roger sera incapable, comme je le connais, de rester l'éternité à ne rien faire. Pour moi, Roger, mon ami, mon frère, est difficilement remplaçable car il était de la trempe des géants aux bottes de sept lieues. Il laisse un grand vide mais une foule de souvenirs que je vous invite à faire remonter en chacun et en chacune de vous. Un souhait : que la salle attenante au Département des littératures qu'il a fait aménager à l'intention de ses professeurs porte désormais son nom.

Puisses-tu, Roger, mon grand ami, mon jeune frère, dans le silence tant recherché, trouver la sérénité et la paix !

Sainte-Foy, le 18 juin 2003

Aurélien Boivin

J'ai reçu ce message de Novella Novelli, une grande amie de Roger, qui me demande de vous le lire :

AU NOM DU RECTEUR DE L'UNIVERSITE SAN PIO V DE ROME, M. FRANCESCO LEONI ET EN MON NOM PERSONNEL JE TIENS A PRESENTER MES PLUS SINCERES CONDOLEANCES A LA FAMILLE DU PROFESSEUR ROGER CHAMBERLAND SI TRAGIQUEMENT DISPARU. EN QUALITE DE DIRECTEUR DU DEPARTEMENT DES LITTERATURES , IL A BEAUCOUP CONTRIBUE A CREER DES LIENS CULTURELS ENTRE NOS DEUX PAYS .

NOVELLA NOVELLI